

Revue de presse

Le Songe d'une nuit d'été

William Shakespeare | Guy Pierre Couleau

Théâtre du Peuple à Bussang

14.07 - 27.08.2016

BUSSANG Au Théâtre du peuple

Un rêve de *Songe*

Guy Pierre Couleau met en scène cet été, au Théâtre du peuple de Bussang, *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare. Une belle et grande comédie populaire dont la force poétique et fantastique est décuplée par la magie du lieu.

VINCENT GOETHALS, le directeur du Théâtre du peuple, a été bien inspiré d'exfiltrer pour un été Guy Pierre Couleau de la torpeur de Colmar où il dirige depuis huit ans la Comédie de l'Est, et de le faire grimper à Bussang dont les sous-bois et les roches sont bien plus enivrants que le maïs et les galets de la plaine d'Alsace. Le metteur en scène y présente *Le Songe d'une nuit d'été*, une de ses pièces préférées de William Shakespeare ; ça se sent et ça se voit.

« Envoutés, les spectateurs se laissent volontiers aller à passer d'un monde à l'autre »

Thésée, le duc d'Athènes, s'apprête à épouser Hippolyte, la reine des Amazones. Une équipe d'artisans de la place, menée par Phil Pelote, répète une tragédie avec l'espoir de la présenter aux mariés, le soir des noces.

Le spectateur est invité à rester à Athènes pour suivre deux couples vibronnants –

Hermia aime Lysandre mais elle est promise à Demetrius, lequel est aimé d'Helena – avant d'être projeté dans une forêt proche et surnaturelle où Obéron, le roi des fées, se dispute avec son épouse Titania et s'amuse de son monde avec l'aide du lutin Puck.

Shakespeare a écrit une comédie, et c'est ainsi que nous la présente Guy Pierre Couleau, sans circonvolutions esthétisantes ni entourloupes contemporaines. Son parti pris est juste : faire entendre la langue de Shakespeare tout en vulgarisant la portée symbolique, féerique et réflexive de cette pièce qui tient autant du miroir, de l'introspection que de la psychanalyse forestière.

On plonge dans *Le Songe* de Guy Pierre Couleau comme on entre dans ses propres rêves, par une période d'interrogations multiples et de craintes quand il plante le décor athénien de la pièce. Puis ce n'est qu'une montée en puissance lente et progressive qui atteindra son paroxysme hilarant le soir des noces.

Les elfes, les lutins et les fées ; la vigueur des deux couples aux amours contrariées ; la belle langue de Shakespeare et une scénographie douce finissent par envoûter les spectateurs qui se laissent volontiers aller à passer d'un



Le Songe d'une nuit d'été, mis en scène par Guy Pierre Couleau, est présenté au Théâtre du peuple de Bussang jusqu'au 27 août. PHOTO LAURENT SCHNEEGANS

monde à l'autre, comme dans la vraie vie. Du naturel au surnaturel, de l'ordre de la loi à la fantaisie démesurée, du monde civilisé et cultivé à la contre-culture animale et ésotérique.

Formé à l'école Marcel-Marceau, Rainer Sievert habite un Puck truculent dont l'expressivité espiègle illumine une forêt magique tapissée d'un feuillage doux et verdoyant. Jessica Vedel (Her-

mia), Clémentine Verdier (Hélène), Sébastien Amblard (Lysandre) et Adrien Michaux (Démétrius) débordent d'énergie quand François Kerourlay (Phil Pelote) jongle avec les registres avec bonhomie et justesse.

Guy Pierre Couleau a réussi son pari d'offrir une belle et grande pièce populaire au Théâtre du peuple dont l'ouverture sur la forêt vosgienne décuple la force et l'ef-

fet miroir. La scène bussette se joue une nouvelle fois de la frontière entre fiction et réalité, nourrit qu'elle est par la magie de la nature qui l'habite. ■

FRANCK BUCHY

► Jusqu'au 27 août, au Théâtre du peuple de Bussang. www.theatredupeuple.com. Billetterie : ☎03 29 61 50 48 ou reservation@theatredupeuple.com



Le Théâtre du Peuple en plein songe

Le Théâtre du Peuple frappe fort pour le lancement de ses Estivales. Le directeur, Vincent Goethals, a confié à Guy-Pierre Couleau la tâche de monter le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare. Un classique ambitieux qui colle à merveille avec le cadre bussetien.



Transformé en âne, le comédien d'une troupe amateur est retrouvé égaré en pleine forêt, entouré d'admiratrices ensorcelées.



Théâtre du Peuple oblige, le fond de scène laisse place à la forêt, la vraie, qui s'ouvre sur les acteurs de la pièce.



Côté coulisses

Fin de mandat. - Le mandat de Vincent Goethals (**notre photo ci-dessus**), à la tête du Théâtre du Peuple de Bussang, prendra fin après les Estivales de l'an prochain. Pour lui succéder, il y a actuellement 168 candidats. Cinq d'entre eux devraient passer devant le Sénat pour un grand oral, avant que la tutelle et des associations ne choisissent un favori. Vincent Goethals regrette le manque de visibilité du Théâtre du Peuple auprès des professionnels qui n'ont, pour certains, « pas vu son travail depuis plusieurs années et pourraient hésiter à le recruter pour la suite de sa carrière ».

Un film en préparation. - Depuis quelques jours, les caméras d'Arte se promènent dans le théâtre, en coulisses et lors des représentations. Un film documentaire devrait être prochainement diffusé sur la chaîne.

Comédiens amateurs. - Parmi les vingt comédiens sur scène, douze sont des amateurs venus de toute la France et sélectionnés par le metteur en scène, Guy-Pierre Couleau.

Stage autour d'Hamlet. - Cet été, du 2 au 12 août, Jean de Pange animera un stage ouvert à tous autour de la pièce Hamlet.



BUSSANG

Le Songe d'une nuit d'été est, à n'en pas douter, l'un des textes les plus célèbres de William Shakespeare au même titre que Roméo et Juliette ou Hamlet. En monter une version nouvelle, plus originale, loin du déjà-vu, est donc un défi ambitieux. Guy-Pierre Couleau y est pourtant allé avec conviction, profitant d'une invitation du directeur du Théâtre du Peuple, Vincent Goethals. « Je suis sûr que William Shakespeare a écrit cette pièce en se disant qu'elle serait un jour jouée dans un théâtre comme celui-ci », confie le metteur en scène tombé sous le charme de cette scène si particulière. Pendant 2 h 30, les esprits de la forêt virevoltent sur la scène inclinée, suivent les péripéties amoureuses de trois couples forcés qui cherchent les sentiments ailleurs et trouvent un point de chute dans une forêt magique. Il y a aussi cette troupe de théâtre amateur en quête de reconnaissance qui va vivre, dans cette même forêt, des choses impensables. Une comédie pleine d'humour malgré les situations tragiques. L'ouverture des pan-

neaux de fond de scène qui plongent le spectateur dans les bois environnants semblait donc inévitable.

Une scénographie moderne

Le plus frappant dans la mise en scène réside dans la modernité à laquelle les comédiens sont soumis. On a beau se retrouver à Athènes, plusieurs siècles en arrière, chaque personnage porte une tenue on ne peut plus contemporaine. Costume, jupe à fleurs, chemise ouverte auxquels s'ajoutent une diction, des danses et chants qui font oublier que William Shakespeare proposait déjà ce spectacle à la fin du XVI^e siècle. De plus, pour la première fois à Bussang, des lasers viennent enrichir la scénographie, utilisés à bon escient pour faire éclater les couleurs de cette forêt imaginaire.

L'histoire, c'est là encore Guy-Pierre Couleau qui en parle le mieux. « On parle de trois mariages forcés avec trois couples qui ne sont pas

promis à un avenir heureux. Pendant les actes suivants, ils vont traverser la forêt et des personnes vont se mettre à s'aimer pour, au final être heureux. Cette pièce montre que pour faire revenir l'harmonie, il faut partager la beauté qui est en nous », résume-t-il. Et cela passe par l'univers de la nuit, du songe et la part de folie qui caractérisait le dramaturge britannique.

Une aventure merveilleuse largement soutenue par Vincent Goethals et qui a déjà séduit le public. Avant même la première représentation ce jeudi soir, 15 000 réservations avaient été faites. « Du jamais vu », sourit le directeur qui a, comme le public présent, passé une très belle nuit d'été qui en appelle tant d'autres.

Anthony RIVAT
■ **Le Songe d'une nuit d'été au Théâtre du Peuple, depuis ce jeudi et jusqu'au 27 août. En juillet, séances à 19 h 45 en semaine et 15 h le dimanche. En août, du mardi au dimanche à 15 h.**



La forêt est pleine d'êtres malicieux, jamais avares pour jeter des sorts sur les amoureux et, ainsi, influencer leurs sentiments.
Photos Philippe BRIQUELEUR



Humains et créatures, surgis de la forêt.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

THÉÂTRE

WILLIAM SHAKESPEARE



Voilà la féerie du grand Will à nouveau invitée à Bussang, dans l'écrin de bois du Théâtre du Peuple ! Et le metteur en scène Guy Pierre Couleau ne se prive pas d'ouvrir au plus tôt le fameux fond de scène sur la forêt vosgienne, comme une porte naturelle vers le monde des fées sur lequel règnent Titania et Obéron. Le lent glissement des panneaux découvrant le hêtre tutélaire est une splendeur. Tout comme la profusion de fleurs de crépon bruissant sur le sol où se déploient les chassés-croisés entre amoureux éperdus et perdus, entre êtres humains et créatures magiques... Helena aime Démétrius qui aime Hermia qui aime Lysandre (qui le lui rendait bien, jusqu'à ce que Puck, l'esprit farceur servant Obéron, ne s'en mêle). Les jeunes, coincés entre les oukases paternels et les tromperies des lutins, vivent dans cette pièce un sacré calvaire... dont les deux actrices surtout, Jessica Vedel et Clémentine Verdier, excellent à révéler l'ironie cruelle. Le pari de Bussang est toujours de mêler aux acteurs pros des amateurs. C'est la fragilité autant que le charme de cette généreuse aventure estivale. Dans la scène des artisans – ces amateurs, eux aussi, assumant avec naïveté leur théâtre devant le duc d'Athènes –, ils trouvent finement leur place, dedans et dehors à la fois. Ils sont à pleurer de rire.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 2h30 | Mise en scène Guy Pierre Couleau, jusqu'au 27 août, Théâtre du Peuple, Bussang (88), tél.: 03 29 61 50 48. Puis à Colmar (68), Antony (92)...

L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

LUNDI 8 AOÛT 2016 - N° 21982

Bussang ne saurait mentir après de si longues années

Le Théâtre du Peuple, fondé en 1895 par Maurice Pottecher dans son village des Vosges, continue inlassablement, avec la devise « Par l'art, pour l'humanité », de ranimer chaque été la flamme initiale en ouvrant sa scène sur la forêt proche.

Bussang (Vosges), envoyé spécial.

Le pèlerinage annuel au Théâtre du Peuple à Bussang a lieu jusqu'au 28 août (1). En 1895, Maurice Pottecher (1867-1960), enfant du pays, journaliste et poète, habitué des cercles intellectuels parisiens où il croise Jules Renard, Romain Rolland, Firmin Gémier, Paul Claudel, décide d'ériger, dans ce village d'à peu près deux mille âmes, un théâtre tout en bois s'ouvrant en fond de scène sur un coin

de forêt. L'entreprise, délibérément humaniste, a perduré jusqu'à nos jours, avec son caractère bon enfant, ses curiosités attentives mêlées, ses bonnes volontés formatrices et la participation programmée d'amateurs au sein d'équipes professionnelles. De part et d'autre du plateau s'inscrit toujours la devise initiale, « Par l'art, pour l'humanité ». Vincent Goethals est l'actuel directeur de la manifestation.

Journée chargée. Cela commence avec *Mon cœur pour un sonnet*, petite forme mise en scène, chorégraphiée et interprétée par Sébastien Amblard et Aurélie Barré, à partir

d'une vingtaine de *Sonnets* de Shakespeare, dont on sait les énigmes, sur lesquelles s'acharment les exégètes quant à l'identité du dédicataire, la forme des vers, le sens caché.

Un Shakespeare au mieux de sa forme

Elle se meut avec grâce. Il y a des pas de deux et des portés un peu hasardeux autour de tabourets empilés. Les vers - sur la souffrance d'amour transcendée par l'art -, on les dirait découpés à la hache. Ils sont accompagnés de voix d'enfants et de musiques. Cela s'arrête sur Dalida chantant

Histoire d'un amour. Malgré l'affection qu'on lui porte, c'est simplet au regard de Shakespeare.

On le retrouve par bonheur avec *le Songe d'une nuit d'été*, mis en scène par Guy-Pierre Couleau. Grande qualité cousue main, avec un plaisir de jeu perceptible, une alacrité de ton poétique et une finesse de touche (vertu rare ces temps-ci) qui collent à ravir au projet de Bussang, d'un théâtre populaire au grand sens. Tout ce qui a trait à la féerie boisée autour de Titania (Anne Le Guernec, exquise en reine blanche, le pied léger, la voix langoureuse) et Phil Pelote, crânement



LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, MIS EN SCÈNE PAR GUY-PIERRE COULEAU : PLAISIR DE JEU, TON POÉTIQUE, FINESSE DE TOUCHE QUI S'ACCORDENT HARMONIEUSEMENT AU PROJET DE BUSSANG. PHOTO SCHNEEGANS

incarné par François Kergourlay, métamorphosé en âne qu'elle chérit par effet de magie, est à prendre au pied de la lettre d'un monde mis cul par-dessus tête, soudain en proie à des divinités paniques soupçonnées au carnaval des contraires enlacés. Deux autres femmes (Clémentine Verdier et Jessica Vedel, match de la blonde contre la brune) mènent hardiment le bal des amours inversées face à des garçons vifs (Sébastien Amblard et Adrien Michaux) leur tenant la dragée haute. Pierre-Alain Chapuis et François Macherey assument en alternance les rôles de Thésée et d'Obéron et Rainer Sievert électrise un Puck tordant, tandis qu'une phalange d'amateurs éclairés se tire avec brio de la séquence généralement grotesque de la représentation de *Pyrame et Thisbé*, gaillardement piquée à Ovide par un Shakespeare au mieux de sa forme, comme on dit aux JO.



CULTURE

Le Théâtre du Peuple, l'utopie devenue réalité

Malgré une programmation en demi-teinte, un public plus fervent que jamais est au rendez-vous du Théâtre du Peuple.

Bussang (Vosges)
De notre envoyé spécial

Le 1^{er} septembre 1895, Maurice Pottecher fondait, à Bussang, dans les Vosges, le Théâtre du Peuple. « *Un théâtre, expliquait-il, à la portée de tous les publics, un divertissement fait pour rapprocher les hommes et gommer les clivages sociaux et culturels* ». Un théâtre, rêvant, aussi, d'unir dans la même pratique comédiens, amateurs et professionnels. 121 ans après, l'utopie est devenue réalité.

Chaque été, un public de fidèles – ils étaient 30 000 l'an dernier, et ce chiffre sera dépassé pour l'édition 2016 – se dirige vers l'imposant théâtre de bois, au cadre de scène frappé de la devise : « *Par l'art, pour l'humanité* ». Cette année, deux spectacles sont à l'affiche : un classique et une œuvre contemporaine.

Le classique, présenté l'après-midi, est une comédie de Shakespeare : *Le Songe d'une nuit d'été* (1). Mise en scène par Guy Pierre Couleau, directeur du Centre dramatique national de Colmar, la pièce est idéale en pareil lieu. La forêt que découvre le public en fond de scène, lorsque s'ouvrent grandes les portes du Théâtre du Peuple, n'est-elle pas le bois merveilleux où fuient, poursuivis de l'arbitraire de leurs parents, les amants Lysandre et Hermia ?



Le Théâtre du Peuple, entièrement fait de bois, devrait accueillir plus de 30 000 spectateurs cet été. AFP

Las, si Guy Pierre Couleau met habilement en scène les jeux de l'amour, dans une atmosphère onirique un rien cauchemardesque, il se prive de ce cadre idoine : fermées avant les trois coups, les portes ne se rouvrent qu'au final, à l'instant des saluts. Reste le bel hommage rendu aux douze comédiens amateurs présents sur le plateau, à travers notamment l'épisode des artisans, venus répéter en ces lieux la *Très lamentable et cruelle histoire de la mort de Pyrame et Thisbé*.

Proposée le soir, l'œuvre contemporaine est *Lady First*, un

texte de l'auteur turque Sedef Ecer, écrit tout exprès pour Bussang, à la demande de Vincent Goethals, directeur du Théâtre du Peuple et metteur en scène de la pièce. Avec force effets vidéo, il s'appuie sur une distribution de comédiens aguerris (Anne-Claire, la *Lady First*; Bernard Bloch, le conseiller...).

Lady First narre les dernières heures d'une première dame, abandonnée en son palais par son époux, dictateur chassé du pouvoir par un soulèvement populaire. Caustique et bouffonne, cette tragi-comédie s'annonce ré-

solument politique, en prise avec l'actualité. On pense, évidemment, aux Imelda Marcos, Asma Al-Assad et autres Leïla Ben Ali. Mais ces références, trop appuyées, virent aux clichés et à l'anecdote. De la charge, la pièce tourne au simple divertissement.

Didier Méreuze

(1) Jusqu'au 27 août. Puis à Colmar, du 28 février au 17 mars 2017; Antony, les 3 et 4 mai; Ivry, du 15 au 23 mai.

(2) Jusqu'au 27 août. Puis à Metz, les 7 et 8 avril.

Renseignements : 03.29.61.62.47 ou par mail à reservation@theatredupeuple.com



CULTURE

Bussang: Shakespeare lui va si bien

FESTIVAL Dans les Vosges, Le Théâtre du Peuple célèbre le poète et dramaturge élisabéthain avec ses « Sonnets », une variation sur « Macbeth » et une mise en scène du « Songe d'une nuit d'été ». Un enchantement.

I

ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Il faut s'y être rendu une fois ! Et lorsque l'on a connu, au cœur de l'été, le charme si particulier du Théâtre du Peuple, à Bussang, dans les Vosges, on ne peut s'interdire d'y retourner. Cent vingt et un ans que cela dure ! Tout est simple, rustique, fraternel à Bussang. C'est ainsi que l'avait imaginé Maurice Pottecher (1867-1960), né dans ce village où la Moselle prend sa source. Un village qui fut autrefois très florissant, avec ses industries de métaux, de textile, ses scieries, ses fabriques de peignes de pipes, ses établissements thermaux. Il ne reste rien, ou presque, de tout cela, aujourd'hui, mais le col de Bussang et les environs superbes de forêts sombres et fraîches demeurent, l'été, très prisés des randonneurs à pied, à vélo, à moto, et l'hiver, la petite station de ski attire les familles.

Un théâtre en pleine campagne, un théâtre unique au monde, tel est le Théâtre du Peuple. Maurice Pottecher, héritier de la fabrique de couverts familiale, a fait ses études à Paris, tâté du journalisme, taquiné la muse, épousé une comédienne. La scène est sa passion. Il écrit dès son jeune âge et composera toute sa vie des pièces dans le goût des idéaux de l'époque, ceux de son ami Romain Rolland, notamment.

C'est en pensant à ses ouvriers, à ses employés, aux paysans de la vallée que Maurice Pottecher fait édifier la première salle de Bussang en 1895. Une grande construction de bois avec un vaste plateau à l'air libre, adossé à la colline boisée et qui deviendra un immense chalet à la vosgienne, avec, au fond, un mur coulissant donnant sur la forêt. La recette de cet esprit très cultivé qui a foi en l'homme est simple : « C'est la nature qui force à rester natu-

rel comme la présence du peuple oblige à demeurer simple et clair. » Les amateurs sont alors les premiers acteurs.

Le surgissement des esprits

Rien n'a changé et, en cet été 2016, le spectacle principal, *Le Songe d'une nuit d'été*, mis en scène par Guy-Pierre Couleau, est joué par des comédiens réputés, des interprètes de grand talent et par des amateurs très bien dirigés. Le rêve se poursuit. Il y a cinq ans, Vincent Goethals a pris la tête de cette institution. Elle avait connu une mue il y a 25-30 ans avec l'entrée des subventions de l'État et des collectivités territoriales.

Le Théâtre du Peuple fonctionne toute l'année, avec une saison d'automne et d'hiver, des ateliers, des spectacles en « décentralisation de proximité ». Mais c'est évidemment l'été que l'on vient de toute la France, et même de l'étranger, pour assister aux spectacles. Il y en a quatre cette année. On peut les déguster, sans fatigue, en une seule journée. Mais on peut aussi profiter d'une région belle et préservée et séjourner un peu plus longtemps.

À midi, dans le petit théâtre, une variation conçue par un comédien, Sébastien Amblard, et une danseuse, Aurélie Barré, sur des musiques, des chansons et quelques *Sonnets* de Shakespeare. À 18h30, dans ce même lieu, la très inventive Claire Dancoisne fait revivre *Macbêtes*, les *nuits tragiques* avec deux comédiens manipulateurs d'insectes de métal, Rita Burattini et Maxence Vandeveld. À 20h30, Vincent Goethals lui-même monte *Lady First* de l'écrivain d'origine turque et d'expression française Sedef Ecer. Une fable sur le pouvoir et ses folies, traitée avec force vidéo et des comédiens engagés et talentueux, Anne-Claire dans le rôle-titre, Angèle Baux Godard, Sinan Bertrand, Bernard Bloch.

Mais c'est à 15 heures que commence le spectacle phare, *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, qui semble avoir été écrit pour le lieu. Une scénographie épurée et sans austérité, avec les passages obligés de l'ouverture du mur du fond. Le surgissement des esprits, serviteurs de Titania, est magique et le final d'une poésie délicate.

Rien n'échappe au public

La traduction de Françoise Morvan et André Markowicz n'élude aucune des difficultés d'une comédie complexe. C'est merveille d'entendre réagir le public sensible et franc de Bussang. Rien ne lui échappe ! La distribution est excellente avec un Pierre-Alain Chapuis séduisant et humain en Thésée/Obéron, un formidable François Kergourlay en Phil Pelote, un irrésistible Rainer Sievert en Puck. Anne Le Guernec prête sa calme beauté à Hippolyte/Titania. Le quatuor des jeunes égarés dans la forêt, égarés par les philtres, égarés par l'amour, est délicieux : Sébastien Amblard (Lysandre), Adrien Michaux (Démétrius), la brune Jessica Vedel (Hermia), la blonde Clémentine Verdier (Hélène). Les artisans qui donnent une représentation à la fin sont incarnés par des amateurs formidables, tout comme Égée et les esprits des bois. Ils ont un jeu ferme et nuancé, très bien accordé au *Songe*. Un merveilleux spectacle qui émeut, fait rire, étonne, enchante. Un véritable manifeste pour Bussang.

Vincent Goethals signera en 2017 sa dernière saison. Près de 150 candidats ont postulé. Demeure une liste restreinte de cinq noms. L'élus sera connu en septembre. Vincent Goethals lui passera le flambeau. On espère qu'il aura la possibilité de poursuivre ailleurs le travail conduit avec autorité et un sens profond du service public au Théâtre du Peuple. ■
Théâtre du Peuple de Bussang,
jusqu'au 28 août. Tél. : 03 29 61 62 47.
www.theatredupeuple.com



Shakespeare et Sedef Ecer au Théâtre du Peuple, à Bussang



Bussang n'est pas situé sur les grandes routes balisées du pays mais avoir le sens du détour pour s'arrêter au Théâtre du Peuple, en pleine forêt vosgienne, est une attitude qu'on peut recommander à tout amateur d'émotion dramatique. Maurice Pottecher imagina ce rude palais de bois en 1895. La bâtisse de pin brun a résisté aux neiges et aux secousses de plus d'un siècle, avec un programme estival (et quelques actions modestes au cours de l'année : il fait froid et les spectateurs nomades ne se bousculent pas en hiver). La marche à suivre a été renouvelée par les directeurs successifs. Actuellement, c'est Vincent Goethals qui détient les clefs du grand chalet et propose tout au long de journée d'été un cycle de quatre spectacles. On se s'attardera pas sur les deux pièces données dans la petite salle, *Mon cœur pour un sonnet* de Sébastien Amblard et Aurélie Barré et *Macbêtes, les Nuits tragiques* par Claire Dancoisne, encore verte pour la première et déjà atteinte de vieillissement pour la seconde. L'intérêt va, évidemment, aux deux grandes productions données dans la grande salle boisée dont l'originalité, notoire dans toute l'Europe, est un fond de scène coulissant et s'ouvrant à volonté sur la forêt. Goethals monte lui-même *Lady First* de Sedef Ecer – une création, un beau pari – et a invité Guy-Pierre Couleau, patron de la Comédie de l'Est à Colmar, à y présenter sa mise en scène du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare.

Lady First

La pièce de Sedef Ecer nous touche moins que l'une des autres œuvres de cet auteure franco-turque, *A la périphérie*, qu'avait montée Thomas Bellorini à Suresnes. Sedef Ecer écrit là plusieurs pièces à la fois : un pamphlet, une analyse politique, un roman contemporain, un message ! Mais elle le fait avec une belle santé du langage et une constante nervosité de l'action. Dans une « république bananière, du côté de l'ancienne Mésopotamie », le pouvoir est à bout de souffle. Le dictateur ayant disparu, c'est à son épouse, Lady First, qu'on demande de sauver le régime. On la propulse dans une émission de télévision où elle se lance dans un plaidoyer pour l'équipe en place. Oh, comme elle a aimé son peuple et comme elle l'aimera ! Mais le peuple est précisément aux portes du palais, affamé, prêt à tout casser. Lady First montera-t-elle dans l'hélicoptère qui vient pour emmener le dernier carré des corrupteurs et des courtisans ? La farce prend un peu la forme d'une revue. Il y a là, en même temps qu'une journaliste chargée de l'interview, un transsexuel qui donne une folie de music-hall à ce combat de la dernière chance. En *Lady First*, Anne-Claire déploie un bel



[Visualiser l'article](#)

éventail d'arrogance et de sentiments sordides qu'elle accompagne fort justement de ce qu'on peut appeler une sincérité mensongère. Sinan Bertrand et Bernard Bloch confrontent deux intelligentes interprétations du cynisme tandis qu'Angèle Baux Godard donne les vraies notes de l'émotion. La mise en scène de Vincent Goethals enrobe le jeu et l'espace de beaucoup de vidéo. Il y a beaucoup d'effets, au service d'une soirée efficacement « moderne ».

Le Songe d'une nuit d'été

Le Songe d'une nuit d'été, tel que l'a monté Guy-Pierre Couleau, dans la traduction volontiers à double sens de Françoise Morvan et André Markowicz, est un bonheur complet. On a souvent vu d'excellentes mises en scène de la pièce. Celle-ci va chercher un ton nouveau en la situant à notre époque, sans en perdre le côté intemporel. Il y a très peu d'éléments concrets. Dans le décor d'Elissa Bier, la forêt, la nature (quand elles ne viennent pas directement du paysage ambiant, qui ne s'introduit que quelques minutes) prennent la forme d'une sorte de mousse de papier bleu-vert, bleu et blanc volant sur le sol, inattendue et picturale. Voilà pour l'intemporel. Pour le temporel, les habits sont des costumes d'été : robes courtes, shorts pour les femmes, tissus chic et près du corps pour les hommes. Avec un peu plus d'embourgeoisement quand on est dans l'Athènes de convention où la pièce va et vient, en demeurant le plus longtemps possible dans la douceur enveloppante des futaies où complotent des êtres surnaturels. On connaît la trame : par la faute d'un de ces lutins qui se trompent dans la manipulation de sa magie, des couples mal assortis se forment dans la passion mais chacun revient à son amour profond quand l'irrationnel cesse de dicter sa loi. Shakespeare libère la folie du désir et Couleau la représente jusqu'à l'hystérie, servi par des acteurs magnifiquement endiablés : Jessica Vedel, Clémentine Verdier, Adrien Michaux et Sébastien Amblard. On sait aussi qu'il y a un âne, ou plus exactement le personnage d'un comédien balourd qui, affublé d'une tête d'âne, séduit, le temps de cette folle nuit, la reine des elfes : François Kergoulay interprète ce butor avec une force rare dans l'expression de la fatuité ! C'est Bouvard et Pécuchet en un seul homme ! On sait également que l'elfe Puck est un pivot essentiel de la pièce : Rainer Sievert en donne toute la drôlerie, avec une belle profondeur qui surgit en ricochets derrière le discours enfiévré. Anne Le Guernec joue avec une grâce opératique les deux rôles d'Hippolyte et de Tania en cultivant chez chacun d'eux une supériorité un peu hautaine, qui n'est pas la même chez les dieux et chez les humains ! Pierre-Alain Chapuis – qui, pris par d'autres engagements, sera remplacé pendant une partie des représentations ultérieures par François Macherey et reviendra pour les représentations à Ivry – assure lui aussi l'incarnation de deux rôles, Thésée et Obéron, et l'effectue avec autorité mais aussi avec un sens aigu du secret caché chez des êtres qu'on pourrait réduire à leur présence symbolique. Avec ces remarquables acteurs jouent des comédiens amateurs – c'est la règle à Bussang, depuis la création – et ceux-ci ne font pas de la figuration. Ils sont vraiment impliqués dans le texte (en participant notamment à l'hilarante scène des comédiens maladroits jouant *Pyrame et Thisbé*) et aussi la musique, et l'on ne sent pas de décalage dans leur façon de vivre sur un plateau.

Ce *Songe* est pétillant de drôlerie, et ses bulles éclatent dans la splendeur d'un monde du désir où tout est piège, fièvre et volupté.

Le Songe d'une nuit d'été, jusqu'au 28 août. *Le Songe d'une nuit d'été* sera repris en février à la Comédie de l'Est, Centre dramatique national de Colmar, en février 2017, puis au Centre dramatique national d'Ivry (Manufacture des oeilletons).

Lady First de Sedef Ecar, jusqu'au 28 août. Texte publié à L'Avant-Scène Théâtre.

Théâtre du Peuple, Bussang (Vosges), jusqu'au 28 août, tél. : 03 29 61 62 47.

Photo : Anne Le Guernec et Pierre-Alain Chapuis dans *Le Songe d'une nuit d'été*. Photo Laurent Schneegans.

Le Journal du Dimanche

7 août 2016 | N° 3630

Un songe éveillé à Bussang



« Le Songe d'une nuit d'été », de William Shakespeare, au Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges). LAURENT SCHNEEGANS

BUSSANG (VOSGES)
ENVOYÉ SPÉCIAL
BAPTISTE THION

À chaque fois, le charme opère. Lorsqu'au cours de la pièce, les portes du Théâtre du Peuple de Bussang s'ouvrent sur la forêt vosgienne, fiction et réalité s'entremêlent. Dans *Le Songe d'une nuit d'été*, où se rencontrent deux mondes opposés, cette singularité fait d'autant plus sens. Au cœur d'une nature en papier, déambulent quatre amoureux contrariés qui vont subir les sortilèges d'Obéron, roi des fées, aidé par le facétieux Puck. Le metteur en scène Guy-Pierre Couleau réussit avec brio à restituer la drôlerie, la poésie et la finesse de la comédie de Shakespeare, avec lasers, nuages de fumée, chants et chorégraphies dans une atmosphère aussi fantasmagorique que festive.

Des applaudissements nourris viennent saluer son travail et la prestation des acteurs. Parmi eux, deux tiers d'amateurs, comme le veut la tradition de ce festival chaleureux dédié cette saison à l'auteur anglais.

(...)

Les Echos

Mardi 9 août 2016 - N° 22251

Quelques nuits d'été avec Shakespeare à Bussang

Hadrien Volle
@hadrienvolle

Chaque été depuis cent vingt ans, Vosgiens de naissance et gens de passage se rassemblent presque quotidiennement au Théâtre du peuple de Bussang. A trois heures de Paris, ce lieu dirigé par Vincent Goethals est un cœur battant de la création théâtrale estivale en France.

Les passionnés sont rassemblés dans une immense salle de spectacle pour vivre un moment d'exception codifié : la création principale dure toujours trois heures avec un entracte en son milieu pour permettre aux spectateurs la dégustation de la tarte aux myrtilles locale. Chacun attend avec malice le moment clé de la mise en scène qui utilise – c'est aussi la tradition – le dispositif enchanteur du Théâtre du peuple : un fond de scène s'ouvre sur l'épaisse forêt occupant le flanc de montagne auquel est adossé le bâtiment.

Un « songe » onirique

Un dispositif dont fait bien évidemment usage Guy-Pierre Couleau. Le directeur de la Comédie de l'Est, à Colmar, signe la mise en scène du principal spectacle : « Le Songe d'une nuit d'été », dont une large partie se déroule au cœur d'une forêt fantastique. Dernière coutume notable, une partie des rôles sont assurés par des amateurs. Avec

THÉÂTRE
Les Estivales de Bussang
Théâtre du peuple.
03 29 61 62 47. Jusqu'au 28 août.

talent, par la fine distribution des rôles et la beauté des artifices théâtraux (lumière, décor, costumes), Guy-Pierre Couleau nous fait bien vite oublier ce détail et les non-professionnels se mêlent discrètement aux comédiens aguerris.

Guy-Pierre Couleau a choisi la traduction de Shakespeare de Françoise Morvan et André Markowicz, qu'il juge la plus théâtrale et corporelle. Sa mise en scène est d'autant plus enlevée et rendue onirique par le dialogue entre décor et lumières : un sol jonché de papier crépon aux diverses nuances de vert est régulièrement éclairé de lasers aux couleurs chaudes. Les esprits de la forêt peuplant les actes centraux de la pièce semblent avoir été cueillis sur les buissons environnants : la mise en scène opère à une jonction douce et rêveuse entre la nature et l'homme.

D'autres spectacles sont au programme de ces Estivales, organisées cette année sous le signe de Shakespeare, parmi lesquels une reprise de « *Macbètes, les nuits tragiques* », mise en scène par Claire Dancoine, d'après « *Macbeth* ». Deux manipulateurs d'objets retracent en une quarantaine de minutes la complexe intrigue shakespearienne où les protagonistes sont d'étonnants insectes de métal. Une adaptation déroutante, un autre des multiples enchantements qui attendent le public de Bussang. ■



« Le Songe d'une nuit d'été », mis en scène par Guy-Pierre Couleau, en tête d'affiche des Estivales de Bussang. Photo Laurent Schlegel



SCÈNES

Le goût de Shakespeare

Sous l'impulsion de son directeur Vincent Goethals, pas moins de cinq spectacles des Estivales du **Théâtre du Peuple de Bussang** sont dédiés à Shakespeare.

Sur la scène vosgienne, l'imagination prend le pas sur la révérence.



L'anniversaire des quatre cents ans de la mort de Shakespeare sert de fil rouge à cette édition des Estivales à Bussang, dans les Vosges. En réunissant à son affiche cinq spectacles qui lui sont dédiés, le festival s'amuse avec beaucoup de liberté d'un parcours aventureux dans l'univers shakespearien. Une opportunité pour décliner les manières d'aborder l'œuvre de l'auteur en multipliant les propositions iconoclastes et les formes théâtrales contemporaines.

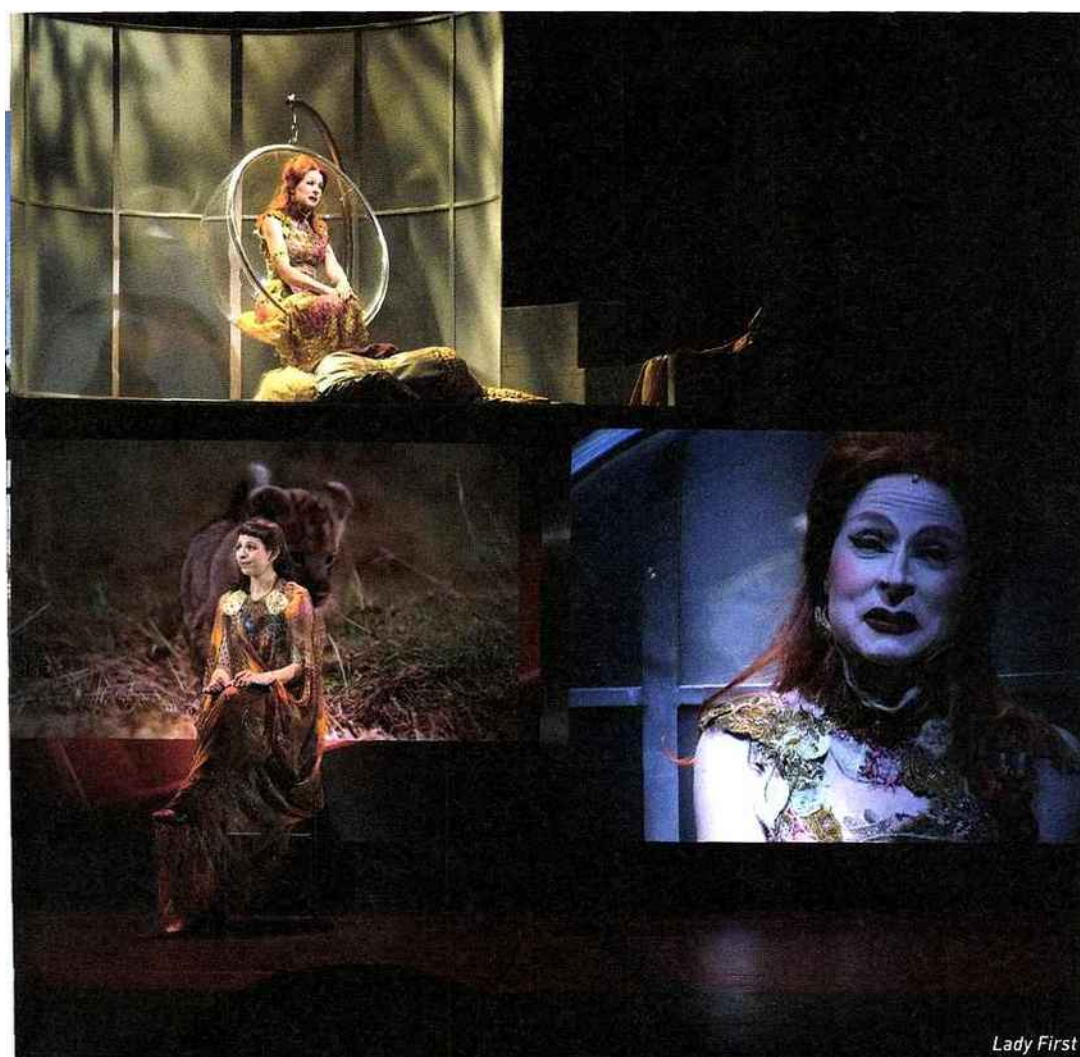
Avec un tel programme, le rendez-vous initié il y a plus de cent vingt ans par Maurice Pottecher (1867-1960) fait plus que jamais salle comble et le Théâtre du Peuple porte comme toujours magnifiquement son nom. Sans faire de chichis, la foule qui se presse y rejoint ses places en s'installant au coude à coude sur des bancs de bois spartiates qui lui donnent des allures d'église laïque dédiée au culte du théâtre.

Tout cérémonial porte en lui la promesse d'un miracle. A Bussang, on sait qu'il s'en produit forcément un durant le spectacle. Ce moment tant attendu de la

traditionnelle ouverture des immenses portes du fond de la salle sur la forêt vosgienne. Dans l'odeur des sous-bois, l'apparition rituelle du paysage paraît toujours si irréaliste qu'elle se vit ici comme un inoubliable instant de grâce.

En forme d'entrée en matière, le spectacle de l'après-midi se propose de revenir à la lettre de Shakespeare avec *Le Songe d'une nuit d'été* dans la mise en scène de Guy Pierre Couleau. Une manière de nous rappeler l'incroyable modernité d'une pièce qui, de scène en scène, se délecte à mêler des récits aussi surréalistes les uns que les autres.

On passe ainsi d'une querelle entre deux couples d'amoureux à une dispute entre Obéron, le roi des fées, et son épouse Titania, tandis qu'on assiste aux préparatifs du mariage de Thésée, le duc d'Athènes, avec Hippolyte, la reine des Amazones... Sans oublier des intermèdes drolatiques où une bande d'artisans, pour plaire à leur duc, a décidé de monter une tragédie en s'improvisant comédiens pour un soir. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Mais Guy Pierre Couleau mène sa barque avec maestria en tirant



Lady First

Eric Legendre

un imaginaire très contemporain préside à la conception des spectacles de cet hommage

des bords avec élégance sur cette mer dramaturgique totalement démontée

L'occasion de rappeler aussi qu'à Bussang comme dans la pièce de Shakespeare, les comédiens amateurs ont traditionnellement leur place sur le plateau. Ils sont douze dans *Le Songe* à tirer magnifiquement leur épingle du jeu pour donner la réplique à la troupe des huit comédiens réunie par Guy Pierre Couleau. En prouvant qu'en son temps Shakespeare était un précurseur de la déconstruction théâtrale chère à notre époque, le metteur en scène déroule une forme de tapis rouge à l'imaginaire très contemporain qui préside à la conception des autres spectacles composant cet hommage.

Inspirée par la figure shakespearienne de Lady Macbeth, Lady First de Sedef Ecer est une pièce contemporaine qui s'inspire de l'actualité et des conflits dans le monde arabe. C'est en 2012 que le directeur des lieux, Vincent Goethals, avait passé une première commande à l'auteur franco-turque, une pièce d'une dizaine de minutes traitant de la fin du règne d'une première dame. Dans la mouvance

des printemps arabes, Sedef Ecer s'était alors inspirée de Leila Trabelsi, femme de Ben Ali, qui venait de fuir la Tunisie.

L'espoir né de ces révolutions s'est depuis transformé en un triste hiver avec l'islamisme. Retravaillant sa pièce pour qu'elle se déploie sur une heure et quarante minutes, Sedef Ecer a élargi le champ de son inspiration à toutes ces femmes qui, dans l'histoire, ont vécu la chute d'un empire aux côtés d'un époux tyran. Vincent Goethals traite l'insupportable égérie de cette farce cruelle à la manière d'une Mère Ubu assiegeée par son peuple dans un palais du Moyen-Orient. Comme il s'agit de calmer les ardeurs de la populace avec une interview exclusive donnée à la télévision, tout se joue sur le plateau dans une mise en scène qui mêle la vidéo et le jeu in situ. Un éloquent chaos d'images pour dire la violence du monde et la difficulté d'en imaginer le futur.

Les trois autres courtes pièces présentées à Bussang sont autant de fantaisies et de digressions. Mis en scène par Vincent Goethals, *William's Slam* de Marie Claire Utz s'apparente à une leçon

de théâtre où l'on croise une professeure, vieille amoureuse de Shakespeare, qui transforme en aficionada du natif de Stratford-upon-Avon une jeune femme ne jurant que par le slam.

C'est vers un théâtre d'objets que nous entraîne Claire Dancoisne avec son inquiétant *Macbêtes, les nuits tragiques*. Cette descente aux enfers de Macbeth et de sa Lady se joue sur un simple établi grouillant de cafards, d'araignées et autres scarabées métalliques. Enfin, avec *Mon cœur pour un sonnet*, la danseuse Aurélie Barré et l'acteur Sébastien Amblard optent pour la poésie amoureuse de l'auteur des fameux 154 sonnets en nous offrant un touchant duo joué et dansé.

La vocation première du Théâtre du Peuple s'ancre sur l'idée de transmission. Avec Shakespeare, la belle ambition de Vincent Goethals est d'en faire une école buissonnière qui privilégie d'abord l'échappée belle sur les chemins de traverse. **Patrick Sourd**

Les Estivales du Théâtre du Peuple jusqu'au 28 août, à Bussang, tel. 03 29 61 62 48, theatredupeuple.com

L'étoffe des songes

Cette année, la forêt vosgienne sert d'écrin à l'univers de William Shakespeare : du « Globe » dans un autre théâtre en bois.

Où se niche aujourd'hui le théâtre populaire ? Est-il encore dans les rues d'Avignon, entre un « In » parfois jugé élitiste et sectaire, et un « Off » pléthorique, de plus en plus marchand ? Résiste-t-il encore à Villeurbanne, au T.N.P. de Christian Schiaretti ? Est-il à chercher dans le toujours trop confidentiel Festival du Nouveau Théâtre populaire de la Fontaine-Guérin ? Où se trouve-t-il ailleurs, dans les rues, les ateliers, les places de village ? Si les utopies ont vécu, il en est une qui demeure, intacte, depuis plus de cent-vingt ans : celle du théâtre « du Peuple » voulu par Maurice Pottecher.

Comme chaque année, en été, les bâtiments en bois, conçus « par l'art, pour l'humanité », s'ouvrent au public. Le rituel est inchangé : bénévoles, acteurs et spectateurs se croisent, dans une ambiance de gai savoir, de popote et de buanderie, de kir d'après spectacle et de petite librairie. Seules quelques exigences demeurent, magiques : pour le « grand » spectacle, il s'agit de mêler acteurs « professionnels » et bénévoles (on n'ose parler d'« amateurs »). Pour le metteur en scène, la gageure est de faire en sorte que le fond de scène s'ouvre vers la fin de la pièce. Sous les murmures de joie et d'admiration des spectateurs se révèle alors la verte forêt des Vosges, dans laquelle le théâtre de Bussang semble avoir tout naturellement poussé.

Cette année, anniversaire oblige, William Shakespeare a quitté sa forêt d'Arden pour rejoindre cette autre forêt, non point ardennaise, donc, mais vosgienne. Les spectacles présentés lors du mois et demi que dure le festival tournent tous autour du dramaturge élisabéthain. Vincent Goethals, pour sa dernière année aux commandes de Bussang, a ainsi fait appel à Claire Dancoisne pour une reprise de son *Macbêtes*, créé il y a déjà quelques décennies. Recyclé, le spectacle du Théâtre de la Licorne évoque le *Macbeth* de Shakespeare à l'aide d'animaux fabriqués avec des matériaux de récupération, minutieusement assemblés, et souvent savamment utilisés, ou dépiautés, sur le plateau. Cette petite forme « bestiale », de rouille et non d'os, est obsédée par la vermine, ce qui fait singulièrement dévier le propos de Shakespeare vers Kafka. Étonnamment, de ce fait, la partition, ancienne, résonne curieusement dans le monde d'aujourd'hui.

On a pu être un peu moins convaincu par la lecture que font Sébastien Amblard et Aurélie Barré des *Sonnets* de Shakespeare, les rendant moins âpres et moins ambigus que l'original. De ces pièces virtuoses sur des êtres aimés, mâles et femelles, blancs et noirs, le comédien et la danseuse tirent un pas de deux qui a sans doute à juste titre su charmer son public.

Dans la forêt « enchanteuse » de Guy-Pierre Couleau

Le « grand » spectacle de cette année était donc *le Songe d'une nuit d'été*, dans une mise en scène de Guy-Pierre Couleau. La pièce à métamorphoses de Shakespeare se prête idéalement au décor de Bussang. Titania et Oberon, leur changelin et leurs elfes, semblent sortir des alentours du théâtre même. L'ouverture du fond de scène se fait tout naturellement : à la fin du spectacle, on attend en effet que ces personnages, dont on a suivi pendant près de trois heures les aventures, regagnent leurs bosquets, nous laissant auparavant les saluer, comme nous y invite Puck. Comme aime à le souligner Couleau, il est une autre raison qui fait de Bussang le cadre idéal du *Songe*, à savoir la présence de cette pièce dans la pièce qu'est la parodie de *Pyrame et Thisbé*, jouée chez Shakespeare par des artisans et, à Bussang, pour la plupart, par des « bénévoles ». Point d'« amateurisme » toutefois dans le jeu plein de saveur de ces non-professionnels : réunis en bord de plateau, les autres comédiens assistent avec le même plaisir (dissimulé ou non) à cette comédie des erreurs interprétée avec délectation par des acteurs qu'on aimerait croire vraiment artisans.

Couleau, dans sa mise en scène, mêle le plus contemporain et le plus onirique. Les costumes sont de coupe moderne, d'une droiture élégante. Les quatre jeunes gens, composés avec vigueur et énergie par Sébastien Amblard, Adrien Michaux, Jessica Vedel et Clémentine Verdier, arpentent en tous sens le plateau de leurs longues jambes

souples. L'échappée par la forêt d'Arden devient un trekking d'aujourd'hui, où le marivaudage le dispute aux combats façon *Star Wars*. Face à eux, les « parents », l'autorité, la ville, restent rigides, attendant de restaurer l'ordre. Il aura, le temps de la pièce, été troublé par d'étranges créatures. Celles-ci venues de la forêt, Couleau en a confié les masques et les costumes à Kuno Schlegelmilch, le magicien de Bob Wilson et de Patrice Chéreau, et à Laurianne Scimemi. Feuilles et feuillages de papier crépon vert et blanc, cercle des songes découpé par des rayons laser : modernité et « trucs » de théâtre de foire se rejoignent. La joie est contagieuse, le rythme effréné.

Il serait difficile, dans la troupe d'acteurs, d'isoler un meneur. Clémentine Verdier campe une intéressante Hélène, *baby-doll* tête à claques, dans un premier temps délaissée, dans un second temps (trop) courtisée ; Jessica Vedel est une sombre sauvageonne, déçue dans ses amours, révoltée et impuissante. Mais le maître des sortilèges est bien Puck, habité par son interprète, Rainer Sievert. Loquace surtout lorsqu'il ne dit rien, surgissant quand on ne l'attend point, régulant tous les dérèglements, ce Puck-là se permet même, à un moment, de résumer la pièce en allemand. Et ce n'est plus Bussang, c'est la Pentecôte : on comprend tout.

L'ivresse du pouvoir

Tout différent est le *Lady First* de Sedef Ecer, mis en scène par Vincent Goethals. Si parenté il y a avec Shakespeare, elle serait à trouver du côté de ses pièces sur le pouvoir, ou sur les femmes – *Macbeth* en tête. Soit un pays imaginaire, en Mésopotamie, c'est-à-dire nulle part, dans lequel le peuple se révolte. Le staff des communicants est aux abois. Comment donc calmer la populace ? La solution s'impose vite : il faut leur envoyer la « First Lady ». Elle est la reine du (théâtre du) Peuple, elle saura leur parler, de ses chaussures sans doute, ou de ses bonnes œuvres, mais cela suffira pour donner de la brioche aux insurgés. Une journaliste est appelée, Yasmine. Inexpérimentée, elle va interroger la « Première Dame ». Toute la pièce consistera à suivre cette interview où rien ne se passera comme prévu, presque en temps réel, ou, comme on dit sur les chaînes info, « en continu ».

Les médias, la « comm' pol' », sont évidemment au cœur de la réflexion de Seder Ecer, qui a pourtant écrit sa pièce avant les « évènements » actuels de Turquie, et se permet une seule référence, ironique, au caractère déjà obsolète des « printemps arabes ». Pour figurer cette « distance », temporelle, spatiale, ou cognitive, Vincent Goethals a choisi de travailler avec la vidéo. Le spectateur du théâtre de Bussang regarde diverses mises en scène télévisées ou numériques, supposément en léger différé, ou retransmises en direct. Liaisons Skype, émissions, brèves qui défilent sur le fond de scène, illisibles et répétitives : le metteur en scène a opté pour jouer sur l'attente des spectateurs, qui espèrent un discours sur l'« actualité ». Cette distance se fait jumelle de cette « distanciation » qu'autorise justement le théâtre.

Il semble en effet que Goethals ait fait le choix de la théâtralité, et que Seder Ecer ait fait le choix de la fiction, du récit oriental, ou du conte. Yasmine la journaliste est aussi Shéhérazade, qui impose un délai à l'accomplissement du temps historique et du cycle de la révolution pour raconter sa chronique. Sans déflorer la fin, on s'apercevra que l'intrigue principale relève davantage du mélodrame convenu, et assumé comme tel, que de l'analyse géopolitique pontifiante. L'héroïne n'est d'ailleurs pas « First Lady », mais bien « Lady first ». Les dames d'abord : l'inversion est au cœur de l'œuvre, qui présente des ministres *drag-queens* et un conseiller personnel transgenre. Ishtar, la Lady First Macbeth de la pièce, est un produit hybride entre Theda Bara et Mylène Farmer. Digne « successeur » de Messaline, de Bajazet, ou d'Eva Perón, elle est *too much*, comme dans un péplum de Giovanni Pastrone. À cet égard, la fin trouve des couleurs expressionnistes, évoquant le *Nosferatu* de Murnau.

Pour un théâtre d'édification

Oscillant entre la tragédie de la culpabilité historique et la grosse farce, *Lady First* peut évoquer *le Retour au désert* de Koltès, pièce incomprise, si difficile à interpréter. Il n'en demeure pas moins qu'elle aussi s'intègre parfaitement dans le décor et la spécificité de Bussang. En premier lieu, elle a été écrite pour cette scène, et réécrite en fonction des bénévoles recrutés. En second lieu, elle correspond parfaitement à ce théâtre d'édification que Pottecher appelait de ses vœux. Goethals choisit en effet d'extraire son héroïne « populaire » des rangs des spectateurs, et de la faire revenir, pour une harangue un peu didactique, mais sans doute salutaire, par une porte latérale. Il joue continuellement sur deux niveaux de plateau, celui du bas où se trouve la fille du peuple, et celui du haut où siège l'oligarchie. La justice triomphe, comme dans ces pièces que Pottecher aimait tant : les grands de ce monde ne trouvent pas leur place au ciel, mais meurent écrasés dans le velours pourpre de leurs habits de roi – ou de leurs rideaux de scène. ¶

Corinne François-Denève



Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare, mise en scène de Guy Pierre Couleau, Théâtre du Peuple de Bussang



© Laurent Schneegan

Un Songe d'une nuit d'été vécu comme une guerre des sexes où les femmes se révèlent à elles-mêmes, s'affranchissent de la tutelle des hommes, des pères, des lois patriarcales. Le temps d'une nuit, d'une fugue, d'une traversée dans une forêt mystérieuse peuplée d'êtres magiques, elfes et lutins, esprits des lieux en crise pour une querelle amoureuse qui voit la reine des fées s'éprendre jusqu'à la folie d'un âne. Guy Pierre Couleau met en scène le Songe d'une nuit d'été avec une juste et belle simplicité, respectueux d'un lieu qui à lui seul porte instinctivement cette histoire de façon singulière et troublante. Dans ce théâtre de bois unique, un décor en soi, environné de la forêt vosgienne, la magie opère d'elle-même. Ce qui débute par une tragédie, le refus d'Hermia d'épouser Lysandre aimé d'Helena, la décision de s'enfuir avec Démétrius pour échapper aux lois d'Athènes se métamorphose très vite en comédie, une fable poétique et magique, une traversée des apparences où chacun, d'abord bouleversé et confus par sortilège, soumis à ses instincts, finit par s'affirmer et imposer son amour. La mise en scène, volontairement simple et dépouillée donc, distille cependant sur ce plateau nu, mille petites merveilles, trouvailles et gags. Un plateau parsemé de feuilles de papiers de soie, vertes comme autant de feuilles d'arbres tombées et de mousses où nichent les fées, comme autant de pages vierges sur lesquelles l'histoire s'écrit au fur et à mesure. Quelques lasers parfois, sans abus de technique, pour créer des espaces, des frontières entre le visible et l'invisible, bulles qui isolent les personnages, séparent les elfes des humains. Mais la forêt est là, la forêt vosgienne, que l'on devine, qui respire et insuffle à cette mise en scène sa magie, son unité. Il suffit de tendre l'oreille, d'écouter le frémissement des arbres, que l'on devine derrière les vantaux du fond de scène et qu'impatients nous attendons l'ouverture, tradition oblige.

C'est aussi une pièce d'acteurs, formidable pour le jeu, le rapport au public, idoine pour Bussang, et Guy Pierre Couleau ne les lâche pas. Attentif à la métamorphose de chacun. Il donne ainsi une sacrée modernité

[Visualiser l'article](#)

aux personnages féminins, Hermia et Helena. Volontaires, volontiers pestes aussi, n'hésitant pas à en venir aux mains, loin des clichés des jeunes-premières, elles sont insoumises, rebelles à l'autorité masculine qui les contraint. Libres dans cette forêt propice aux sortilèges dont elles sont bientôt les victimes. Et les deux comédiennes s'en donnent à cœur-joie de prendre le contre-pied des jeunes-premières attendues. Et l'on rit beaucoup de leur traversée chaotique, de leurs égarements, de leurs confusions, de leurs peurs. C'est ce renversement des valeurs qui atteint même Titania, la reine des fées, devenue soudain stupide, abêtie par l'amour pour un âne, que Guy Pierre Couleau met en scène, fidèle en cela à Shakespeare. Un renversement des valeurs et une complexité, propre aux jeux amoureux, aux bouleversements qui peuvent atteindre les êtres affranchis des lois, en quête de liberté. Il n'y a pas jusqu'aux artisans, dont Bottom bientôt devenu âne par la facétie de Puck, qui ne soient soumis à ces métamorphoses et transgression. Magie du théâtre qui les voit le temps d'une représentation malhabile, faite de bric et de broc, hilarante, s'affranchir de leur condition d'artisans. Guy Pierre Couleau mène ce ballet féérique avec célérité, sans temps mort et sans effets inutiles, confiant en ces acteurs et au texte dont il restitue la magie avec trois fois rien et beaucoup d'intelligence.

Et quand traditionnellement s'ouvrent enfin les portes de fond de scène – l'impatience gagnait- c'est toute la forêt qui s'engouffre avec force sur le plateau. Comme si malgré le retour à l'austérité des lois d'Athènes, l'instinct naturellement s'imposait, la transgression gagnait, la nature se rappelait à nous. La réalité rejoignait comme par magie la fiction, la vie le théâtre. Jusqu'alors deux mondes semblaient s'opposer, en ouvrant les portes sur la clairière du théâtre de Bussang, c'est une autre conclusion qui s'impose, le nécessaire lien entre la nature et la culture, l'un n'allant pas sans l'autre. Tout Le Songe, tout Shakespeare, ou presque, résumé par cette ouverture.

Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare
Traduction de Françoise Morvan et André Markowicz
Mise en scène de Guy Pierre Couleau
Assisté de Carolina Pecheny

Scénographie Elissa Bier

Costumes Laurianne Scimémi, assistée de Blandine Gustin
Lumières Laurent Shneegans
Musique originale Philippe Miller
Masques et maquillages Kuno Schlegelmilch

Avec Sebastien Amblars, Pierre-Alain Chapuis en alternance avec François Macherey, François Kergoulay, Anne Le Guernec, Adrien Michaux, Rainer Sievert, Jessica Vedel, Clementine Verdier

Et

Eric Collombet, Pierre Gallo, Hugues Gesbert, Daniel Gille, Fionna Hamonic, Guillaume Kovacs, Margaux Langlest, Benjamin Le Merdy, José-Maria Mantilla, Noé Pflieger, Sandra Sadhardheen, Celine Sempiana

Théâtre du Peuple

40 rue du théâtre

88540 Bussang

Du 10 au 27 août 2016, du mercredi au dimanche à 15h

[critique] « Le Songe d'une nuit d'été » concilie homme et nature à Bussang

7 août 2016 / dans À la une, Colmar, Ivry / par Hadrien Volle



photo – Laurent Schneegans

Après une mise en scène de « L'Opéra de Quat'sous » de Bertold Brecht par Vincent Goethals l'année dernière, Guy-Pierre Couleau a été invité en voisin – puisqu'il est directeur de la Comédie de l'Est – à mettre en scène le spectacle principal des Estivales 2016 au Théâtre du Peuple de Bussang.

Plutôt habitué à monter des auteurs britanniques contemporains, Guy-Pierre Couleau s'attaque pour la première fois à William Shakespeare. Parmi ses œuvres, il a choisi la plus en adéquation avec ce lieu, situé au cœur d'une forêt des Vosges et dont le fond de scène s'ouvre sur la végétation : « Le Songe d'une nuit d'été ».

L'action se déroule entre une Athènes fantasmée et une forêt profonde – tenant davantage de Brocéliande que des collines de Dimosio Dasos Rapentosas. Guy-Pierre Couleau fractionne fortement les deux espaces : la ville est dépouillée, les personnages sont sobres en costumes cravates et le plateau est nu. Lorsque l'action se déporte dans la forêt, pour montrer au spectateur les amoureux en fuite, des esprits sylvestres aux visages feuillus jonchent le sol d'humus coloré aux multiples nuances de verts, magnifiés par les lumières laser composées par Laurent Schneegans.

Un travail porté par des professionnels mais aussi des comédiens amateurs – intégrés au projet, comme l'exige la tradition à Bussang. On est surpris par l'homogénéité dans le jeu. Rarement on remarque qui est amateur et qui ne l'est pas. Notons la présence de François Kergourlay en Phil Pelote, l'un des artisans qui joue la fameuse « pièce dans la pièce » devant Thésée. Il est un Pyrame habité, un âne exigeant, et il est de ces comédiens qui ne manquent pas de nous rappeler à chacune de ses répliques, par le rire qu'il provoque, que nous sommes bien en train d'assister à une comédie.

Par un habile mélange de dispositifs, à la fois archaïques et modernes, Guy-Pierre Couleau donne une couleur drôle, aux teintes acidulées, souvent onirique à sa mise en scène et il fait ressortir à merveille l'essence qu'il a lu dans « Le Songe d'une nuit d'été » : une réconciliation entre la nature et les hommes.

Hadrien VOLLE – www.sceneweb.fr

**Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare,
traduction de Françoise Morvan et André
Markowicz, Éditions les Solitaires Intempestifs
mise en scène de Guy-Pierre Couleau – Festival
de Bussang**

Crédit Photo : Laurent Schneegans



***Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, traduction de Françoise Morvan et André Markowicz, Éditions les Solitaires Intempestifs mise en scène de Guy-Pierre Couleau – Festival de Bussang**

Quoi de mieux pour la mise en scène lumineuse du *Songe d'une nuit d'été* – *A Midsummer Night's Dream* – (1594-1595) de William Shakespeare par Guy-Pierre Couleau au Théâtre du Peuple du Festival de Bussang dont la direction est assurée par Vincent Goethals, que le décor naturel de la majestueuse forêt vosgienne ?

Certes, l'histoire de la comédie dont les péripéties se déroulent en Grèce, est complexe et sinieuse, à l'image de la vie primesautière et de ses rencontres de hasard – coups de foudre et amours interdites –, soit tout le sel d'une existence.

Deux couples de jeunes amants pleins de vie et d'envies voient leur désir contrarié, celui-ci n'aimant pas celle-là comme dit, ou bien telle autre aimant untel qui ne lui était pas destiné, un penchant malheureux qui porte ombrage encore à un tiers élu trop précipitamment, selon un cours anticipé du temps qu'on croyait maîtriser.

Hélène aime Démétrius qui aime Hermia qui aime Lysandre. Or, le père de la seconde ordonne que sa fille honore ses premiers engagements.

Reste dès lors aux jeunes gens empêchés par un père autoritaire, à s'enfuir dans l'errance ombreuse de la forêt – ses clairières et ses refuges, ses havres de paix et ses abîmes de vertige – les métaphores physiques d'un imaginaire insondable.

La forêt royale est envoûtante, un noble personnage que laisse entrevoir dans un premier temps l'ouverture effective et discrète de deux panneaux verticaux, glissant dans le silence sur le mur de fond, accordant toute plénitude à une contemplation saisissante de la beauté des bois – tels les lais peints d'une tenture japonaise, le comble de l'art qui dépasserait la nature vivante. Or, la forêt respire bien et fraîchit.

Profusion verdoyante des arbres généreux et des lourds branchages où se dessine

le tronc noueux d'un hêtre ancestral, gage d'éternité dans un monde où flamboyance et mouvements incertains se disputent la prééminence, soit le geste contre la mort.

Mais le mystère de la forêt ne serait pas entier, si n'apparaissaient dans cet espace, les habitants traditionnels des contes et légendes- les fées, les elfes et les esprits.

Ainsi, Obéron, roi des elfes, ordonne à son facétieux Puck de verser une potion sur les paupières de son épouse Titania, la reine languissante des fées, qui lui refuse un jeune page convoité. L'Élégante tombera amoureuse du tisserand Bottom – bonhomme brut de farce populaire qui joue son rôle dans la tragédie *Pyrame et Thisbé* que préparent les artisans du village pour les festivités de noces princières.

L'artisan un peu balourd est masqué d'une tête d'âne, figure bestiale et malencontreuse qui porte atteinte à la dignité féminine royale et moquée.

Obéron encore, à l'écoute des malheurs des amours enfantines, demande à son fidèle Puck de « restituer » chacun à sa chacune, en jouant aux cartes les deux couples mis violemment à mal et bousculés dans leurs attirances respectives.

Mais Puck, livré à l'incertitude approximative des jeunes amants non identifiés, fait erreur, poussant plus avant et plus loin le bouchon comique des emmêlements des quiproquos sentimentaux ; le philtre d'amour n'est pas versé sur la bonne paupière...

La scénographie de Elissa Bier privilégie les sensations d'envol et de légèreté, déposant sur le plateau des morceaux de papier crépon de toutes les couleurs, une aire ludique enfantine, un espace de jeux et de libération radicale des songes – à moins que ce ne soit un rappel subversif de continents souillés de sacs plastique.

Tout n'est que mauvais rêves tendancieux, fantasmes et pressentiments, et la comédie shakespearienne s'amuse des prétentions humaines à vouloir contrôler ses moindres agissements – vanité des vanités quand la vie va et que les jours passent.

Et en attendant la mort, l'heure est aux divertissements joyeux – mots d'esprit et situations loufoques –, un monde où les acteurs et leur public sortent réjouis.

Saluons l'équipée joyeuse des amateurs et des professionnels de la scène, Sébastien Amblard, Pierre-Alain Chapuis, François Kergoulay, Anne Le Guernec, les pétillantes Jessica Vedel et Clémentine Verdier et tous les autres ...

Le sens des métamorphoses

Par Séverine Manouvrier & Déborah Klintz
Photo Christophe Urbain

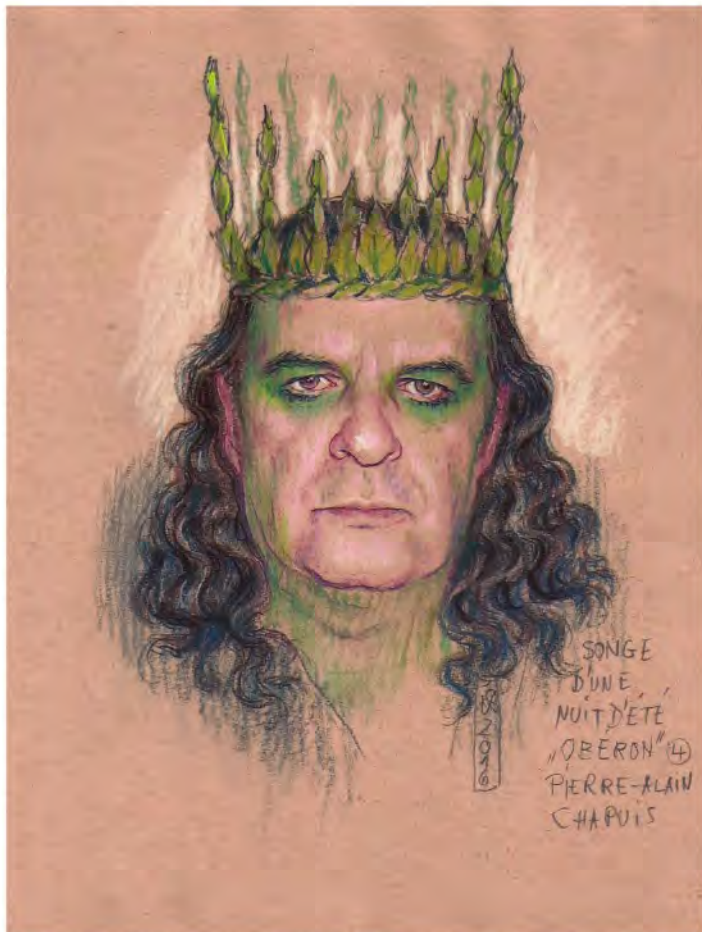
Kuno Schlegelmilch, chef maquilleur à La Comédie de l'Est et au Théâtre du Peuple de Bussang, évoque sa conception du métier et son rapport singulier au metteur en scène. Rencontre avec un artiste qui s'attache à créer du fond en modelant la forme.



Quand on nous dit maquillage, on pense grimage, postiche, barbouillage, superficialité et entourloupe. On maquille une voiture volée, on masque la réalité, on cache la misère, au mieux on enjolive. Pour Kuno Schlegelmilch, maquilleur et coiffeur pour le théâtre et le cinéma, il s'agit de tout autre chose : le maquillage est un art, l'art de donner forme à un contenu. « *La forme pour la forme ne m'intéresse pas* », dit-il. D'origine allemande, c'est à Francfort, puis à Hambourg, notamment aux Beaux-Arts, qu'il s'est formé. En Allemagne, le métier de maquilleur comprend à la fois la fabrication des perruques, le maquillage, les effets spéciaux et les masques. Enfant, déjà, il était entouré d'une famille d'artistes, baignait dans le monde du théâtre, de l'opéra, de la musique et de la peinture. « *J'ai eu l'honneur de jouer dans une mise en scène coachée par Bertolt Brecht. Comme j'étais moi-même maquillé, que j'ai eu des perruques et fait l'objet de transformations, petit à petit je me suis intéressé à cela, car c'était lié à la littérature et à la musique, à la forme et au contenu* », explique Kuno. À Hambourg, il rencontre Jérôme Savary qui le fait venir à Montpellier, au Nouveau Théâtre Populaire de la Méditerranée. Puis c'est aux côtés de Patrice Chéreau qu'il exercera son art. Il conçoit son travail comme un processus créatif, une synthèse entre l'acteur, le personnage et les intentions du metteur en scène qu'il traduit en dessins, dans un premier temps : « *Pour La Reine*

Margot, j'ai fait entre 1 500 et 1 800 dessins jusqu'à ce que Patrice Chéreau fasse son choix. » C'est en lisant le texte qu'il trouve son inspiration : « *Je me fie à ma perception. Mon travail est subjectif : je cherche ce qui est vraiment nécessaire dans la description de l'auteur, c'est un exercice de style. Je peux prendre des libertés, mais qui doivent être raisonnées par rapport à un contenu et un personnage, ce que le metteur en scène veut raconter* ». Dans *La Reine Margot*, par exemple, sur les conseils du réalisateur, il s'est inspiré du *Radeau de la Méduse* afin d'atteindre une esthétique dans l'horreur, une beauté dans la mort. Kuno Schlegelmilch cherche avant tout à être juste ; pour s'approcher au plus près de la vérité, il va jusqu'à parfaire ses connaissances en anatomie : « *Quand je sculpte un nez, je dois comprendre comment il est constitué. Quand on comprend l'intérieur, l'extérieur est simple !* » Sa démarche se situe du côté de la finesse et de la subtilité, voire de la psychologie : « *L'acteur doit transparent, rester lisible malgré la transformation et l'intégrer, sinon cela ne fonctionne pas.* » À écouter Kuno Schlegelmilch, on en oublierait presque que le théâtre est un jeu de vraisemblances tant il cherche à transcender le réel.

Esquisses préparatoires de maquillage par Kuno Schlegelmilch.
Personnage d'Obéron sur le visage de Pierre-Alain Chapuis
et de Titania sur le visage d'Anne Le Guerneq.



Le Songe d'une nuit d'été

« Par l'art, pour l'humanité. » Utopie ou philosophie, telle est la devise visible de chaque côté de la scène du Théâtre du Peuple, classé monument historique en 1976. Une scène qui fait se côtoyer amateurs et professionnels l'espace d'une saison, depuis 1895. Premier théâtre populaire français, né de l'idéal philanthropique de démocratisation culturelle de Maurice Pottecher, fils d'un industriel devenu écrivain et poète, ce symbole de la décentralisation nous invite cette année à profiter d'une parenthèse anglo-saxonne après le Canada, la Belgique et l'Allemagne à l'honneur les saisons précédentes. Mise en abyme du 6^e art, cette pièce semble

coller à la peau, toute de bois faite, du Théâtre de Bussang, à travers la promesse d'une brise estivale. Le cadre du théâtre du Peuple, qui sera cet été le décor d'un songe, mettra en lumière une forêt magique, étrange, point de rencontre entre plusieurs personnages : Obéron, roi des Elfes, Titania, reine des fées, une troupe d'artisans répétant une pièce de théâtre, et deux couples d'amoureux transis. Un moment d'ensorcellement en plein cœur des Vosges. Guy Pierre Couleau, metteur en scène du *Songe d'une nuit d'été* et directeur de la Comédie de l'Est, nous invite à partager « une saison et une année placées sous le signe de la métamorphose ».

Métamorphoses d'Ovide ou métamorphose de Kuno Schlegelmilch, voyage de notre humanité dans le monde des esprits, écho d'une transformation nécessaire de notre société ; l'hybridation semble d'actualité. Entre onirisme et jeu, fantasma et réalité, le passage à Bussang semble être, à l'instar du passage dans le monde des esprits, une étape nécessaire. (D.K.)

Le Songe d'une nuit d'été
Mise en scène
Guy Pierre Couleau

14.07 → 27.08
Théâtre du Peuple
Bussang (88)
www.theatredupeuple.com

THÉÂTRE Rencontres à Bussang

Autour de Shakespeare

William Shakespeare a trouvé au Théâtre de Bussang cet été une fertile terre d'accueil. *Le songe d'une nuit d'été*, *Lady first* et trois autres pièces inspirées du grand Will drainent depuis le 14 juillet un nombreux public vers le col vosgien.

Les 30 000 entrées ont été atteintes cette semaine. Un succès auquel contribuent, parmi leurs pairs, trois comédiens : les professionnels Jessica Vedel et Bernard Bloch et l'amateur Benjamin Le Merdy. C'est au son des applaudissements nourris que le public réservait au *Songe d'une nuit d'été*, comme à chaque représentation de l'après-midi, dans la grande salle boisée du Théâtre du Peuple, que nous retrouvions Bernard Bloch à une petite heure de sa propre entrée en scène. Chaque soir, il irradie dans *Lady first*, pièce coup de poing de l'auteur franco-turque Sedef Ecer, mise en scène par Vincent Goethals. Toujours la même puissance scénique, vocale et physique : à soixante-six ans, Bernard Bloch foule enfin la scène de Bussang que lui fit découvrir Paulette Schlegel, fondatrice du Théâtre de poche mulhousien où il fit ses armes à 14 ans !

L'éminence grise

Le comédien et metteur en scène à la carrière prolifique (120 films au cinéma ou à la télévision et quelque vingt-cinq mises en scène), également diplômé de mathématiques, est installé à Bussang depuis fin juin. Comme tous les comédiens, il réside dans la petite commune vosgienne le temps



Jessica Vedel et Benjamin Le Merdy. Amateur ? Professionnelle ? Le même bonheur d'être à Bussang. PHOTO DNA - CATHY KOHLER

des Estivales. Vincent Goethals, pour qui il fut acteur dans un *Volpone*, l'a choisi pour incarner l'éminence grise de *Lady First*. Désormais fixé à Montreuil au sein d'une coopérative artistique, Bernard Bloch le Mulhousien mûrit, avec sa compagnie Le Réseau (Théâtre) et sa fille Raphaëlle (scénographe formée au TNS), un spectacle particulier, *Gens de Jérusalem*. Lauréat de la bourse d'écriture du programme Médecis hors les murs, il a passé deux mois à Jérusalem et rencontré une soixantaine de personnes : leurs témoignages constitueront la trame de ce fu-

tur spectacle. Jessica Vedel et Benjamin Le Merdy sont, eux, à l'affiche du *Songe d'une nuit d'été*, et Alsaciens d'adoption ! Elle est professionnelle et lui amateur. Selon le souhait du fondateur Maurice Pottecher, chaque année des amateurs se mêlent aux professionnels sur la grande scène bussenette. Jessica Vedel est une Hermia craquante et facétieuse. Formée au Conservatoire de Cognac puis à l'école Mathieu à Paris, sa route croise celle de Guy-Pierre Couleau, directeur de la Comédie de l'Est à Colmar, et ne la quitte plus. Elle

a joué à ses côtés pas moins de cinq pièces, de Brecht à Melquiote. Passionnée de théâtre depuis toute petite, elle trace sa route sous le ciel alsacien... Et bientôt celui de La Réunion, où la mènera la tournée d'*Amphitryon* dès la rentrée. Quant au Breton, professeur d'allemand du lycée Montaigne, Benjamin Le Merdy, il vit une année 2016 de rêve... Passionné de théâtre, qu'il exerce en amateur au Conservatoire de Mulhouse, il a pris part à l'exceptionnelle aventure de la pièce de Joël Pommerat, *Ça ira (1) fin de Louis*. Une forte implication

pour deux représentations ovationnées à La Filature. Idem à Bussang où, dans *Le songe d'une nuit d'été*, il joue avec onze autres amateurs une pièce dans la pièce... Davantage que le fait d'être aux côtés des comédiens pro, davantage que les *standing ovations*, Benjamin loue le « climat de Bussang », la proximité et la bienveillance d'un public côtoyé chaque jour autour de l'incontournable tarte aux myrtilles !

Il reste une semaine pour voir Jessica Vedel et Benjamin Le Merdy dans *Le songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, à 15 h, mis en scène par Guy-Pierre Couleau. Et Bernard Bloch dans *Lady first*, mise en scène de Vincent Goethals, à 20 h 30. ■

CLAUDINE STUDER-CARROT

► @reservation@theatredupeuple.com



Bernard Bloch dans les loges du Théâtre du Peuple.

PHOTO DNA - CATHY KOHLER